

LES MESAVENTURES D'UN LORD ANGLAIS EN CANADA.

(Suite.)

—Ah! *by God!* vous envelopper moi par-derrière!... vous mettre vous trois contre moi! vous étiez des brigands... A la garde! à la garde! à l'assassin!...

L'Anglais continuait de donner des coups à la patrouille, tout en appelant la garde; ce n'est pas sans peine que l'on se rend maître de lui et qu'on lui fait comprendre que c'est la garde qui l'arrête. Alors Boulingrog s'écrie :

—Si vous êtes le garde, pourquoi arrêtez-vous moi?...

—Pourquoi êtes-vous immobile à deux heures du matin devant une porte respectable? répond l'un d'eux.

—Parce que cela plaisait à moi.

—Eh bien! ça ne nous plaît pas, à nous; et vous allez nous suivre à la station.

—Je voulais pas aller du tout à la station; je voulais rester là.

—Vous ne resterez pas là et vous nous suivrez.

—Est-ce que par hasard vous prenez lord Boulingrog pour un voleur?

—Je ne sais pas si vous êtes lord Boulingrog ou autre chose; nous avons ici des gaillards qui contrefont parfaitement les Anglais. D'ailleurs, vous avez donné des coups de poing à la force publique et cela ne peut pas se passer ainsi. Marchons!

—Je voulais pas marcher... A la garde!... on violentait moi!

Le chef ne répond à l'Anglais qu'en le forçant un peu rudement de marcher. Lord Boulingrog est furieux; mais il faut qu'il cède. Il arrive au corps-de-garde dans un état d'exaspération difficile à décrire. Il souffle, il crie et ne peut trouver les mots pour se faire comprendre. Pendant que le chef fait son rapport, le gros Anglais, pour tâcher de se remettre un peu, s'assoit sur un baril à farine plus ou moins bien foncé dans l'espérance de s'y reposer; mais le poids de lord Boulingrog est trop lourd pour le couvercle; Il crève, et le malheureux étranger enfonce dans le quart, ayant bientôt la tête au niveau des genoux.

On ne peut résister à l'envie de rire que donne la position de l'Anglais. Et chacun s'en donne à cœur joie, et la colère de lord Boulingrog redouble en voyant tout le monde rire autour de lui. Il fait de vains efforts pour se retirer en s'écriant :

—C'était affreux! c'était épouvantable! arrêtaient le étranger et le mettait en prison dans un tonneau!... *I am very angry* contre vous... aidez-moi à sortir un petit peu, que je boxe vous.

Et en effet, un aide, ayant pitié de l'Anglais, parvient à le remettre sur ses jambes; mais aussitôt lord Boulingrog recommence à donner des coups de poing autour de lui; on se décide alors à le mettre au cachot où on le laisse passer la nuit.

Après avoir longtemps crié, tempêté, après avoir donné quelques coups sur la muraille, lord Boulingrog finit par s'endormir. C'était le parti le plus sage; mais ce ne sont pas toujours ces partis-là que que l'on prend d'abord.

Le sommeil, c'est le temps; il calme, il adoucit les peines. En s'éveillant, lord Boulingrog fut un peu honteux de se trouver au violon; il sentit qu'il avait eu tort de vouloir boxer avec la patrouille, et lorsque l'officier du poste lui demanda ses papiers, il les lui présenta d'un air fort soumis.

Le magistrat en reconnaissant dans le boxeur de la veille un officier des gardes lui pardonna ses emportements de la veille et on le laissa libre, après lui avoir fait promettre toutefois qu'il ne resterait plus, passé minuit, en admiration devant les portes.

L'Anglais a bientôt oublié sa nuit au violon; des aventures de la veille il n'a gardé qu'un souvenir, c'est celui de la dame qu'il a sauvée. Ce souvenir est un peu vague, puisque cette dame ne l'a remercié que de loin et lui a presque fermé la porte sur le nez; mais pour un esprit romanesque, le vague a bien son mérite. Lorsqu'on n'a vu d'une femme que sa taille, lorsqu'on ne connaît d'elle que sa légèreté à courir, on peut aisément joindre à cela une figure angélique, une voix touchante, et ces grâces qui subjuguent, qui captivent tous les cœurs. Quant on se berce d'illusions, on est libre de les pousser très loin. Le positif a souvent moins de charmes, car il ne laisse plus rien à faire à l'imagination.

En sortant du corps-de-garde, lord Boulingrog se dirige donc vers la rue où lui est arrivée son aventure nocturne. Il ne lui est pas difficile de reconnaître la maison dans laquelle est entrée son inconnue; il avait eu le temps la veille de compter les étages, les fenêtres, et jusqu'aux bornes qui la touchaient.

La porte était ouverte; l'Anglais entre et rencontre un français employé de la maison et lui parle avec cette assurance d'un homme qui a de l'or plein ses poches; il n'y a rien de tel pour donner de l'aplomb.

Mais par un hasard fort rare, le français se trouvait être un ancien soldat, brave militaire, qui avait voué une haine profonde aux Anglais depuis que Napoléon était mort à Sainte-Hélène.

Aux premières paroles de lord Boulingrog, M. Bataillord, c'était le nom, reconnu à qui il avait affaire; il fit aussitôt une grimace très prononcée, passa sa main gauche sur sa moustache; vous savez que tout le monde en porte maintenant.

—Monsieur le Suisse, dit lord Boulingrog en faisant quelques pas à l'entrée et qui se rappelait ses dernières visites dans les loges des concierges à Paris.

—Je ne suis point Suisse! répond le vieux Ba-